

## Synthèse de la soirée-débat

« **La Nature en ville : une utopie sociale ?** »,

dans le cadre des rencontres *Et si on en parlait*

Auteure : Marie-Laure Lemoine

La soirée-débat ayant pour thème « La nature en ville : une utopie sociale ? », qui s'est déroulée dans les salons de l'Hôtel de ville de Lyon le 14 décembre 2010, a clos le premier cycle du dispositif de dialogue science-société *Et si on en parlait*.

Participaient à cette soirée-débat :

- **Philippe Clergeau**, professeur en écologie urbaine, département écologie et gestion du muséum national d'histoire naturelle de Paris ;
- **Karim Lapp**, écologue, secrétaire générale de Biomimicry Europa, responsable du plan climat de la région Ile-de-France ;
- **Jean-Pierre Lévy**, architecte, directeur de recherche au CNRS, géographe, directeur du laboratoire architecture, ville, urbanisme, environnement, école d'architecture de Paris ;
- **André Micoud**, sociologue, ancien directeur du laboratoire Mondes et Dynamique des sociétés (MODYS), Université Jean Monnet de Saint-Étienne ;
- **Chris Younès**, philosophe, Directrice du laboratoire GERPHAU (philosophie architecture urbain) et du réseau international " Philosophie, Architecture, Urbain " entre écoles d'architecture et universités.

Mot d'introduction par **Michel Lussault**, Président de l'Université de Lyon, et géographe urbain (Ecole normale supérieure de Lyon).

## 1. Qu'est-ce que la nature en ville ? Eléments de réflexion

Difficile de donner réponse à la question qui lance le débat : « Qu'est-ce que la nature en ville ? ». Qu'associe-t-on à la nature en ville ? Comment la cerner philosophiquement ? Comment différencier naturel et artificiel ? Comment saisir la réalité écologique de la nature urbaine ?

### **Méli-mélo**

Les propos des Lyonnais recueillis lors de l'enquête diligentée par André Micoud<sup>1</sup> montrent que pour définir la nature en ville, les cadres de pensée traditionnels, ceux qui permettent de concevoir la nature en opposition avec la culture, fonctionnent mal. Les témoignages écoutés lors de la conférence illustrent fort bien cette difficulté conceptuelle.

Spontanément, la nature présente dans l'agglomération est jugée bien peu naturelle. Elle est avant tout associée aux espaces verts ; aux parcs, jardins et autres squares conçus pour l'agrément et soigneusement entretenus. Façonnée par la main de l'homme, il est difficile de considérer cette nature ornementale comme une « véritable » nature. Elle est plantée, ordonnée, mise sous contrôle, remarquent justement les Lyonnais. Or la nature, par définition, échappe aux lois et desseins des hommes. Suivant cette logique, on peut déduire que la nature en ville, entendue comme « la véritable nature », n'existe pas, ainsi que l'ont déclaré plusieurs personnes interrogées.

Mais à bien y réfléchir, ce syllogisme est bien étrange. Quoique exotiques et cultivés par l'homme, les arbres et autres espèces issues des pépinières croissent naturellement. En outre, à côté des squares aux allées ratissées et

---

<sup>1</sup> Enquête menée dans le cadre du projet européen SciCafé, par l'Université de Lyon.

plates-bandes décoratives, on trouve aussi en ville des friches où prospèrent des « mauvaises herbes ». Des poches de nature indocile qui échappent aux tondeuses de la municipalité et à l'esthétique des topiaires.

De la même façon, la faune urbaine est fort composite. Les rats, cafard et autres pigeons, ces espèces socialisées qui s'accommodent si bien de l'environnement citadin, côtoient nos chiens et chats domestiques. Et puis, des animaux des campagnes et autres lieux qu'on imagine épargnés par le goudron, des espèces réputées sauvages, des castors, des faucons pèlerins, des renards, par exemple, trouvent refuge en ville, sur les berges du Rhône ou dans le parc de la Tête d'or, notamment.

C'est ainsi que les représentations archétypales de la nature se heurtent à la simple observation d'une biodiversité urbaine plus riche et plus complexe que supposée. Ce méli-mélo d'éléments à la fois sauvages et domestiques, désirés et supportés, voulus et inattendus, composent un environnement où naturel et artificiel se côtoient, se marient, s'imbriquent d'une manière inextricable. Le « prêt-à-penser » qui oppose culture et nature, ce couple dichotomique des devoirs de philo, ne rend pas compte de la complexité des manifestations de la nature dans la cité. Car finalement, le territoire urbain, pour bétonné qu'il soit, est tout de même un espace de nature. Une nature avec certes une part d'artifice importante, mais une nature tout de même.

## Réalités hybrides

Ces réflexions prouvent, commente Michel Lussault en se référant à Latour, que le cadre paradigmatique des Modernes ne fonctionne pas : « *Un livre formidable a été écrit il y presque 20 ans maintenant par Bernard Latour, intitulé Nous n'avons jamais été modernes<sup>2</sup>. Dans cet ouvrage, Latour*

---

<sup>2</sup> Bernard Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, 1991

*explique que l'un des coups de force de la Modernité a été d'opposer nature et culture, d'établir une cloison étanche entre les deux instances. Or, cette réalité, cette modernité, est une fiction. Nous n'avons jamais été modernes parce que les réalités que nous eues à vivre ont toujours été hybrides. [...] Une des personnes interrogées a commis un lapsus plus vrai que les paroles vraies. Il a dit " C'est l'homme qui a créé la nature, non pardon, qui a transformé la nature. " Non, il a raison, c'est bien l'homme qui a créé la nature. La nature n'est que le codage en société des systèmes de physique. C'est ce qui explique qu'il n'y a pas une, mais des natures. [...] La nature urbaine a toujours existé, mais nous avons oublié de la considérer comme telle. »*

La nature ne semble plus -ou plus uniquement- perçue comme un Eden idyllique ou romantique. En parallèle d'une nature vierge et sauvage, une nature idéalisée voire sacrée, telle celle chantée par les poètes ou mise en scène dans l'émission de télévision *Ushuai*, se dessine une nature beaucoup moins spectaculaire. « *Nous avons, dit Michel Lussault, ouvert les portes de nos représentations mentales à d'autres dimensions de la nature, dont celles présentes dans la cité. Les escargots, les virus, les insectes, les rongeurs, tous ces organismes vivants sont parties prenantes d'une nature ordinaire, d'une nature de proximité qui participe de notre société urbaine. »*

Aujourd'hui, la question de la nature en ville ne serait-elle pas, ainsi que le propose Michel Lussault : « *de savoir comment composer de la société à partir de cet arrangement d'humain et de non-humain, de végétaux, d'animaux, d'objets techniques...* ». S'agirait-il alors, comme le suggère Jean-Pierre Levy, de domestiquer, d'aménager, « d'humaniser » la nature avec tant de subtile intelligence qu'on puisse en oublier ses artificialités ? « *Car il faut comprendre, explique Jean-Pierre Lévy, qu'à partir du moment où l'on parle*

*de nature en ville, il va forcément être question d'une nature aménagée, humanisée, en partie sous le contrôle de l'homme. [...] L'eau dans la ville n'est plus un élément naturel mais un élément domestiqué, humanisé. »*

L'enjeu des aménagements, des actions sociétales sur les éléments naturels, physiques et vivants, serait de concilier les besoins des cités, de profiter des mécanismes naturels sans les endommager : *« Ce que l'on essaye de faire avec l'eau, c'est de reconstituer des systèmes naturels qui ne créent pas de problèmes. [...] L'utopie dont on parle, c'est de rendre la nature domestiquée telle une vraie nature. »*

## **La ville lieu de ressources pour la nature ?**

Pour passer de rêve à projet, cette utopie demande une compréhension précise des fonctionnements écologiques de la ville. Des connaissances qui, pour l'instant, font encore défaut, souligne Philippe Clergeau, compte tenu notamment de la jeunesse de l'intérêt pour ces problématiques en France.

Parler de nature en ville constitue en effet une sorte de bouleversement idéologique pour les scientifiques. Pendant longtemps, cette question n'existait pas aux yeux des biologistes ou écologues, pour qui les environnements domestiques et le milieu urbain, anti-nature par excellence, ne constituaient pas un champ d'investigation. On s'intéressait aux oiseaux migrateurs oui, aux vaches laitières non ; aux espèces végétales indigènes sauvages, oui, aux espèces horticoles, non. *« Associées à la ville, se trouvaient uniquement les problématiques de l'environnement, de gestion de flux. Aujourd'hui, d'autres aspects sont regardés dans l'espace urbain, dont ceux de la biodiversité qui prennent une grande importance. Mais c'est encore nouveau »*, explique Philippe Clergeau. Et la grande mixité des

espèces présentes en ville (espèces indigènes et exogènes, domestiques, sauvages) rend particulièrement complexe l'étude des fonctionnements écologiques de la ville.

*« L'ambiguïté du terme nature rapporté à la question urbaine repose sur une vision négative de la ville pour son environnement naturel proche, ajoute Jean-Pierre Levy. En gros, la ville a longtemps été considérée telle un produit de l'homme qui a absorbé les ressources naturelles et rejeté des éléments néfastes dans la nature environnante. Un système qui absorbe ce qui est bon et rejette ce qui est mauvais. Qu'est-ce qui est modifié aujourd'hui ? L'apparition d'un nouveau paradigme. On ne considère plus la ville en opposition avec la nature, mais on considère que la ville peut être un élément de ressources pour la nature. [...] Elle peut produire son propre écosystème. Elle peut même être, ainsi que le montre Philippe Clergeau dans ses travaux<sup>3</sup>, un espace de ressources pour le système végétal et animal. »*

Zoologues, botanistes et autres observateurs de la biodiversité constatent en effet que certaines espèces animales ou végétales trouvent dans la ville le logis qu'elles n'ont plus dans les campagnes. Elles se réfugient, pour la plupart, dans les espaces verts, quel que soit leur type, entretenu ou délaissé. Pour que la ville soit un possible lieu de ressources naturelles, un abri pour des espèces en mal d'habitat, il faut conserver voire multiplier ces espaces. C'est l'une des problématiques de la trame verte<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Voir notamment, Philippe Clergeau, *Une écologie du paysage urbain*, édition Apogée

<sup>4</sup> « Outil d'aménagement du territoire issu du Grenelle de l'Environnement, la trame verte et bleue vise à (re)constituer un réseau écologique cohérent, à l'échelle du territoire national, pour permettre aux espèces animales et végétales, de circuler, de s'alimenter, de se reproduire, de se reposer... En d'autres termes, d'assurer leur survie, et permettre aux écosystèmes de continuer à rendre à l'homme leurs services. Les continuités écologiques correspondent à l'ensemble des zones vitales (réservoirs de biodiversité) et des éléments (corridors écologiques) qui permettent à une population d'espèces de circuler et d'accéder aux zones vitales. La Trame verte et bleue est ainsi constituée des réservoirs de biodiversité et des corridors qui les relient. »

Extrait du site du Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie, <http://www.developpement-durable.gouv.fr/-La-Trame-verte-et-bleue,1034-.html> consulté le 6/05/2011

## 2. Histoire et usages sociaux de la nature en ville

La ville telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec ses parcs, ses squares, ses promenades arborées, est de conception récente. Le souci des lieux de verdure est apparu au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la pression des hygiénistes et dans l'esprit de la nouvelle politique d'urbanisme initiée par Napoléon III à Paris.

### **Air pur, récréation et bonnes soupes**

Les hygiénistes étaient des scientifiques (médecins et chimistes principalement), préoccupés par les conditions de vie des citadins pauvres. Entassée dans des logements insalubres, la nouvelle classe ouvrière souffrait de maladies liées à la malnutrition, à l'exposition à un air vicié, à la consommation d'une eau polluée. Avant même les travaux de Pasteur et la découverte des microbes et de leur responsabilité pathogène, les hygiénistes préconisent des mesures sanitaires aujourd'hui jugées de bons sens : limiter la promiscuité, avoir accès à une eau potable, généraliser l'évacuation des eaux usées par l'extension d'un réseau d'égouts. Et aussi, pour ce qui intéresse la problématique de la nature en ville, ils insistent sur l'importance de loisirs sains, promenade et canotage, par exemple, dans des cadres naturels où l'air est pur. « *A Lyon, le parc de la Tête d'or a été créé pour que les Canuts puissent prendre l'air. Il y avait une ferme où l'on donnait du lait pour les nourrissons* », raconte André Micoud.

Des aménagements spécifiques font de ces parcs patrimoniaux des lieux de culture et de découverte. On y installe des zoos, des roseraies, des serres tropicales. On y donne des concerts ou des représentations théâtrales, etc.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion de l'abbé Lemire, se développent les jardins ouvriers. Installés à la périphérie des villes, des lopins de terre sont alloués aux familles modestes pour y cultiver des légumes. Une manière disait-on, de se garder loin du cabaret et d'améliorer l'ordinaire.

Aujourd'hui, les usages récréatifs des espaces naturels urbains sont toujours très importants. Les fonctions économiques aussi, on en constate d'ailleurs l'augmentation : « *Cela dépend des villes, explique Karim Lapp. A Lyon, l'usage économique de la nature reste assez réduit, faute de place pour les productions locales directes. Mais ce n'est pas le cas dans d'autres villes, surtout dans les villes des pays en voie de développement, où cette dimension est beaucoup plus prégnante. Et d'ailleurs un certain nombre de travaux laissent penser que cet usage économique prendra de l'importance dans un proche avenir.* »

Depuis quelques années, la mode est aux jardins partagés. Le but de ces espaces de jardinage collectif gérés par des associations de riverains, est moins de produire des navets pour mettre dans la soupe, que de se retrouver entre habitants d'un même quartier : « *[...] une activité qui, précise André Micoud, favorise les retrouvailles, la cohésion sociale* ».

Les usages sociaux de la nature en ville peuvent aussi revêtir des dimensions de pratiques culturelles, voire cultuelles, plus méconnues mais réelles, ayant parfois des incidences sur l'environnement, ainsi que le signale Karim Lapp : « *Par exemple, dans les coutumes des musulmans, il est très mal venu de jeter la nourriture. En conséquence, les restes sont offerts aux pigeons. Cette pratique, qui n'est pas encadrée, génère quelques tensions dans certains quartiers.* »



## Moment écologique

Dans le rapport actuel du citadin avec la nature, certaines choses ont toutefois évolué depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Certes les aspects sanitaires et surtout récréatifs font toujours sens, mais aujourd'hui la question de la nature en ville se pose dans un autre temps historique, celui qu'André Micoud nomme le moment écologique. *« Si la question de la nature en ville revient, c'est en relation avec ce que j'appelle le moment écologique. Le moment où, tout à coup, on se dit que les Temps modernes ont fait leur temps. Qu'étaient les Temps modernes ? Ceux qui ont scindé nature et culture en donnant mission à la culture de dominer la nature, de s'en émanciper. Cette notion de maîtrise auquel le progrès technique nous a fait croire, est aujourd'hui interrogée. On s'aperçoit qu'on ne peut pas extraire de la nature ce qui nous est profitable et rejeter et polluer sans arrêt. »*

La nécessité de protéger la nature est désormais une idée entendue et largement partagée, conformément à des causes rationnelles, l'épuisement des ressources ou la pollution des eaux par exemple, mais également pour des motifs sensibles. Ainsi, développe André Micoud : *« Lors de l'enquête<sup>5</sup>, on a entendu parler de la nature en termes de sensibilité. On nous disait, la nature dans la ville c'est le moment où j'entends les oiseaux, le moment où je sens le vent, où je respire le parfum des fleurs. [...] Les gens déclaraient : " Imaginez ce que serait la ville sans nature ! On ne pourrait pas respirer dans un univers complètement minéral !" [...] Il y a deux manières de dire le lieu en grec. Il y a le lieu géométrique, le lieu de la ville, des architectes. Et puis il y a le lieu en tant que milieu, endroit où je vis, dans lequel je suis en relation avec ce qui m'entoure. La ville est perçue comme un milieu vivant, pas*

---

<sup>5</sup> Il s'agit de l'enquête sur les représentations de la nature en ville chez les lyonnais, menée par le service Sciences et Société de l'Université de Lyon au printemps-été 2010, dans le cadre du programme européen CASC.

*comme un espace. Et c'est en tant que milieu que la ville doit être pensée, dans toutes ses articulations, toutes ses relations et à toutes les échelles.»*

Désormais, dans son rapport avec la nature, l'homme mesure la responsabilité de ses actes. Comment rester maître de la nature qui doit continuer à fournir ce qui nous est nécessaire, tout en se réconciliant avec elle ? Comment arriver à une sorte d'aliénation douce de la nature et socialement juste ? La réponse est éminemment politique : elle dépend du choix de société que nous voulons faire, ainsi que le rappelle Michel Lussault.

### **Air frais pour tous ?**

La question des usages sociaux de la nature est indissociable des grands problèmes de société concernant le juste accès aux ressources, des notions de bien commun et d'équité sociale. Le droit à l'air frais en est une parfaite illustration, exemple que développe Michel Lussault dans son intervention.

Le réchauffement climatique et la densité urbaine participent à l'augmentation de la température en ville. En période estivale, on étouffe. Or la capacité à se rafraîchir dépend de plus en plus souvent d'un système privé, coûteux et « énergivore » : la climatisation. Comment agir ? Laisser chacun se débrouiller, en se moquant des coûts et conséquences sur l'environnement, ou s'emparer de la question collectivement pour en faire un problème de société ? *« Le rapport de l'homme avec la nature peut se mesurer à travers des objets d'étude aussi concrets que celui-ci. Les arbitrages politiques, les choix économiques qui sont effectués en réponse à une telle question renseignent sur la société, la rendent intelligible »*, conclut Lussault.

### **De l'importance du cadre de vie pour vivre**

L'humain est une espèce animale qui n'est pas qu'un vivant : c'est un existant, ajoute Chris Younès. La question des usages sociaux avec la nature ne peut s'entendre que dans la relation de l'homme avec son milieu, son cadre

de vie, et avec les autres hommes qui le partagent. De ce point de vue, tout ce qui compose l'environnement quotidien joue un rôle dans le rapport aux autres et à soi-même, Chris Younès parle de « *situation habitante* ».

L'eau, le soleil, l'air, la température, tous ces éléments naturels indispensables pour tout être vivant participent pour les hommes à une préoccupation supplémentaire qui leur est singulière : celle de la qualité de vie. La problématique des usages de la nature est de fait indissociable de la recherche du confort, du bien-être, du plaisir d'habiter.

« *Si l'on abandonne le mot nature, très polysémique, pour lui substituer des objets plus précis, l'air l'eau, la terre, les espaces verts,* explicite Chris Younès, [...] *on comprend que ce qui est en jeu relève du bien commun. Mais on s'aperçoit aussi que ce bien commun est en relation étroite avec des revendications communes et fondamentales : respirer un air pur, boire une eau saine, se nourrir avec des aliments de bonne qualité, être en bonne santé, élever ses enfants correctement, etc.* » Or ces revendications communes engendrent des questions de compétition, notamment en termes d'espace, qui sont techniquement et politiquement complexes si on veut qu'elles soient égalitaires. « *Pour donner un exemple très précis, dit encore Chris Younès, dans la banlieue parisienne où je vais souvent, avoir à portée des familles un parc où l'on peut emmener les enfants jouer est vraiment important. Cela change la vie. C'est un élément vraiment nécessaire pour bien habiter en ville. Mais voilà, comment donner à tous cette possibilité, et pas simplement à quelques-uns ?* »

### 3. Demain une ville durable ?

Depuis 2007, plus de la moitié de la population mondiale vit en ville. En 2030, le taux atteindra 60% en moyenne (75% en Europe, 81% en Amérique du Nord).<sup>6</sup> D'après les estimations de démographes, la Terre comptera alors huit milliards d'humains. Pour arriver à nourrir cette population, la préservation des terres agricoles sera indispensable.

Dans un contexte où la densification urbaine s'annonce inéluctable, les questions d'air frais, d'espaces verts de proximité deviennent parmi d'autres (traitement de l'eau, circulation, équipements de proximité ; dont les écoles, commerces, etc.) cruciales. Comment concilier densification, attentes et besoins légitimes des habitants quant à leur cadre de vie, préservation des ressources naturelles et protection de la biodiversité ? C'est toute la problématique de la ville durable qui fait figure de nouvelle Utopia.

Pour résoudre cette équation à multiples variables, des équipes pluridisciplinaires sont nécessaires. Un point essentiel, sur lequel Jean-Pierre Levy et Philippe Clergeau insistent tout particulièrement. Concrètement, il faut des sociologues pour étudier les représentations et usages. Il faut des biologistes pour répondre aux objectifs de préservation de la biodiversité. Il faut des géographes et des urbanistes pour réfléchir à la morphologie des villes. Il faut des architectes et des paysagistes pour proposer de nouvelles esthétiques urbaines, etc. Les initiatives dans ce sens se développent, notamment sous l'impulsion de la trame verte, Philippe Clergeau qui anime une recherche dans ce cadre en a fait l'expérience.

Toutefois, elles semblent encore limitées faute de perméabilité entre les disciplines et faute aussi de formation à l'écologie dans les domaines qui

---

<sup>6</sup> Source INED. (Institut national d'études démographiques) *Population & Sociétés* n° 435, juin 2007

s'occupent de dessiner nos villes. Or, côté éducation, des progrès restent à faire pour prendre ce que Philippe Clergeau nomme « *le virage écologique* ». Pour l'instant peu d'écoles d'architecture ont intégré des cours d'écologie dans leur cursus. Dans le cadre de la formation des paysagistes et des ingénieurs des ponts et chaussées, les aménageurs du territoire de demain, cela commence à peine.

Chris Younès quant elle est plus optimiste. Professeur de philosophie dans une école d'architecture elle constate : « *Il y a un déplacement dans la formation d'architecture. Les jeunes architectes sont sensibles aux valeurs de l'écologie et s'intéressent à l'éco-architecture. Je dirais que 80% des étudiants ont désormais cette démarche. Ils ont envie d'apprendre comment cela fonctionne, mais ils veulent aussi inventer de nouveaux dispositifs, de nouvelles façons de faire éco-compatibles. [...]C'est une vraie rencontre entre nature et culture qui se dessine.* »

### **Mailler la ville en vert ?**

Les promesses des éco-quartiers laissent-elles espérer des solutions techniques pour construire une ville durable ? L'exemple allemand semble positif. Et comment densifier sans trop compacter ? Certains exemples dits de densification urbaine font peur...

Tout dépend de ce que l'on désigne par éco-quartier répond en substance Philippe Clergeau : « *La notion d'éco-quartier est souvent travestie en France. On construit un bâtiment estampillé HQE (haute qualité environnementale) et on parle d'éco-quartier. Non. L'idée initiale de l'éco-quartier implique de nombreux critères, une circulation sans voitures par exemple, et la plupart du temps ce n'est pas le cas* ».

Pour qui concerne l'extension de la nature en ville, entendue comme le renforcement de la présence des espaces verts en ville, des pistes existent,

complète Philippe Clergeau: « *On travaille sur des bâtiments végétalisés, qui posent de gros problèmes à l'architecture, mais qui présentent des avantages pour améliorer la qualité de l'environnement : intérêt pour réguler la température, ou amortir le bruit par exemple. Nous étudions ces questions avec les Anglais, mais nous n'en sommes qu'au début.* » L'autre piste est en relation avec la trame verte. Il s'agit de mailler la ville de petits espaces de verdure, moins compliqués à réaliser que de grands parcs : coulées vertes et autres parcours piétons plantés d'arbustes et d'arbres, par exemple.

### **Conflits d'usage et volonté politique**

Toutefois, arriver vraiment à concilier nature et ville, suppose de reconsidérer l'ensemble de l'organisation urbaine. Nos villes sont divisées en zones : travail, habitations, commerces, etc. Or : « *il faudrait mélanger tous les usages. L'idée c'est la multi-fonctionnalité. C'est ainsi que l'on pourra obtenir une durabilité dans la globalité* », déclare Philippe Clergeau.

Pour mettre en œuvre les projets de nature en ville, les principales difficultés tiennent aux conflits d'usage et à la volonté politique. Comme le remarquent plusieurs participants dans la salle, en ville il n'est pas rare que des intentions de jardins soient finalement abandonnées au profit de nouvelles constructions résidentielles, bien plus avantageuses financièrement, compte-tenu du prix élevé du foncier urbain.

Il reste aussi difficile de remettre en question nos propres modes de vie, dont notre dépendance à la voiture, ainsi que l'expose toujours Philippe Clergeau. « *Les endroits sans voitures, Venise où Belle Ile, c'est magnifique ! On a brusquement la sensation d'un autre entre soi. [...] Pourquoi ne vit-on pas cela ? Parce que l'on a un lobby automobile puissant ? Mais est-on prêt vraiment à laisser nos voitures dans des garages en dehors de la ville ? Cette question met clairement en cause nos propres limites. [...] Et puis il y a des questions de gouvernance pour envisager l'urbanisation autrement, ce n'est*

*pas gagné. Un problème classique : on oppose la création de jardin à celle de logements sociaux. On oppose des gens qui sont dans le malheur avec des arbres. Un propos qui évidemment coupe toute discussion, empêche toute réflexion, toute co-construction d'un projet écologique dans la ville ».*

### **Construite une nouvelle vision de la ville**

Résoudre les paradoxes auxquels nous nous trouvons confrontés, est pour Chris Younès l'un des enjeux majeurs de l'homme contemporain qui doit trouver un nouvel équilibre : *« Quand on travaille sur ce rapport nature et ville, la question de l'équilibre à trouver est très importante. C'est un équilibre dynamique, un équilibre instable, issu de beaucoup d'expérimentation de beaucoup de tâtonnements et de luttes. Face au business, au pouvoir de l'argent, il y a un mouvement de résistance qui s'installe, qui opère en différents milieux et nous pousse à modifier notre vision de la ville. C'est important de débattre de la vision pour changer. C'est le grand enjeu dans cette notion d'utopie sociale.*

*Rousseau considérait que cette société à laquelle l'homme s'en était remis l'aliénait, le domestiquait, qu'il fallait réinventer des modes d'associations libres, à la fois pour la vie et pour la liberté politique.*

*Aujourd'hui, nous sommes loin de la vision de New Babylone de Constant<sup>7</sup> qui excluait complètement la nature de la ville pour essayer de construire un monde humain. Au contraire, l'idée actuelle est que s'il faut bâtir quelque chose se sera avec la nature. Pour Michel Serres<sup>8</sup> transformer le contrat social en contrat naturel est essentiel. Il ne faut pas, dit-il, rendre simplement à la nature ce que nous lui avons pris, il faut lui en donner un peu plus. »*

---

<sup>7</sup> Constant Anton Nieuwenhuys (1920-2005) peintre hollandais, membre du mouvement situationniste, imagine à la fin des années 1950 une ville sociale destinée à rapprocher les hommes. Dans son projet (imaginé sur la Lune pour plus de commodité) point d'espaces verts, uniquement des bâtiments tous construits en hauteur et sur pilotis. Au sol, des voies de circulation, dans les étages des logements et des terrasses pour se rencontrer.

<sup>8</sup> Michel Serres, *Le contrat naturel*, Flammarion

N.B. : La synthèse de cette soirée-débat a été réalisée à partir d'enregistrements audio. Certains de ces enregistrements, de mauvaise qualité, n'ont malheureusement pu être convenablement exploités. Ce compte-rendu ne constitue en aucun cas des minutes de l'événement. Il n'a pas la prétention de retranscrire les propos échangés dans leur exhaustivité. Il vise à faire valoir les principales idées, témoignages et questionnements issus de cette grande rencontre. Quelques éléments d'information ont été ajoutés mieux saisir les contextes de certains propos et ainsi les comprendre plus aisément.